



REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE.

N^o 6.

JUIN 1875.

Les épreuves nécessaires.

Quand arrivent les nouveau-nés, chacun entoure le lit des jeunes mères, car on est heureux de les féliciter et de présenter des souhaits aux enfants qui font leur entrée dans la vie ; devant ces jeunes êtres nous sommes vivement impressionnés, nous pensons aux circonstances douloureuses qui vont accompagner leurs pas dans l'épreuve qu'ils ont choisie.

O vous qui recevez des vœux sincères, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? vos plaintes sont continues depuis l'instant où, sous l'impulsion des forces naturelles, au risque d'être écrasés, vous avez malgré votre faiblesse violenté la matière et déchiré les flancs maternels, essayant ainsi votre degré de résistance en soumettant le jeu réel de vos organes au contact redoutable de l'air.

Quelle sera votre existence, doux et impatients lutteurs ? Êtes-vous bien armés contre un autre écrasement, celui de la société?... Nous le savons par dure expérience, une trinité malfaisante la domine, et si vous n'êtes solidement cuirassés, prenez garde à cette trinité, cette royauté moderne : l'égoïsme, l'envie, la vanité ; fuyez ce contact où votre cœur se desséchera, votre esprit ne distinguera plus la voie sacrée du devoir, et votre intelligence pervertie aura sur le bien et le mal des notions corruptrices.

Fait incontestable : l'humanité marche sur une route semée d'écueils, où les ronces et les épines déchirent l'éternel voyageur. Si le mal est la règle, il est aussi le stimulant énergique, nécessaire, indispensable ; sans lui, le moule de chair, cette pierre de touche de l'Esprit, ne serait pas *broyé pour donner ses parfums*. Pour ne point être trop broyé, que faut-il ? acquérir cinq moyens certains d'action, nommés : *Constance, Persistance, Volonté, Amour d'autrui, Charité* ; j'entends par charité, la fille de la mansuétude divine, celle du Christ.

Mais, nous objecte-t-on : « l'enfant ne peut vaincre dans ces conditions désavantageuses ; voyez ces petits êtres, ils ne peuvent faire un geste et leurs doigts sont impuissants, leurs membres fléchissent comme le roseau ; pour ces inconscients qui ont l'instinct de la vie, il faut les pensées d'une femme, les mains actives d'une mère ; infailliblement ils seront vaincus par l'union compacte des intérêts personnels ; ils ont contre eux l'inconnu, le *hasard* qui, au dire de bien des académiciens, créa les mondes et les lois immuables et mathématiques qui les gouvernent ; ce doit être lui, ce hasard, qui, au moyen de névroses diverses, engendra l'amour, la maternité, l'intelligence, ce que vous nommez improprement sentiment et solidarité!!! Croyez-le, les jeux de la matière ont aussi bien formé vos organes que votre conscience ? Toutes les choses, tous les êtres, sont la solution de problèmes accomplis dans l'espace et dans le temps, c'est une simple question de rencontres moléculaires fortuites ; dans l'avenir, d'autres combinaisons fluidiques pourront, dans un autre sens, troubler de fond en comble les phénomènes connus et analysés. »

Nous l'avouons, ce raisonnement nous a laissé quelques inquiétudes, car nous cherchons vainement à accoupler le mot vague, hasard, avec les qualificatifs maternel, solidaire, consciencieux, amoureux, etc., etc. Notre grammaire française, cette règle vivante du génie de notre langue si précise, si logique, se refusait à cette assimilation ; nous ne savons si nous sommes trop impressionnables ; mais ce fait du profond désaccord, entre le sens de ce qui n'est pas avec le sens de ce qui est, prouve que sur la terre et dans les cieux, ce qui n'a jamais existé ne peut rien perpétuer ni dans l'ordre matériel, ni dans l'ordre spirituel. Dieu seul, si parfait dans son œuvre universelle, se retrouve toujours en tout et partout, le logicien sublime condamne ce qui est analysé et édifié contrairement à l'éternelle clarté.

Si la rencontre fortuite des forces aveugles peut façonner un nouveau-né, celui-ci doit subir nécessairement leurs fluctuations aventureuses et se fourvoyer, l'inconscient ! chez un riche ou chez un pauvre. Puisque les sensations et les souvenirs s'éteignent par la mort, cette désagrégation des molécules qui, éparpillées en particules infinitésimales, formeront d'autres principes de vies, nous demandons à ceux qui préconisent le hasard, pourquoi tant de soins méticuleux, de compromis avec l'honnêteté la plus élémentaire, pour gagner le pain quotidien et procurer du luxe et des honneurs à des êtres fourvoyés et guidés par cette chose séduisante, le hasard ?... Ne devrions-nous pas, au contraire, applaudir à l'indifférence et à la conduite des pères de famille ?... la paresse ne doit-elle pas être

leur règle et devons-nous les condamner, s'ils obéissent aux forces qui ont bâti leurs cavités cérébrales et les circonvolutions qui les remplissent ? . . . Conséquemment, avons-nous le droit de mal considérer le fils dénaturé, débauché, qui trouble les sages combinaisons de sa famille?... Non, puisque des forces aveugles, les seules vraies, président à tous les intérêts matériels ; dans ce cas, pourquoi la justice humaine et nos temples religieux, s'ils ne sont qu'un simulacre ou une chaîne ? Comment jugerez-vous et enchaînez-vous le hasard, ce produit si inintelligemment mêlé aux combinaisons fluidiques de l'atmosphère, à celles des espaces circumplanétaires ? . . .

Fort heureusement, ces créations spontannées et fortuites sortent des théories problématiques trouvées par les hommes spéciaux des écoles positivistes et matérialistes ; trop savants dans un sens, ils ont cru résoudre la grande question et ne l'ont qu'effleurée et envisagée sous un point de vue personnel, exclusif. La science joue ces tours-là à ses adeptes bien-aimés, elle leur fait prendre l'ombre pour la proie, un contre-sens pour la vérité.

Il est plus juste, plus rationnel, de déduire que, dans la nature, depuis l'atome jusqu'à l'être humain, et depuis ce dernier jusqu'à Dieu, rien n'échappe à la loi des transformations progressives, ascensionnelles ; qu'un degré dans l'échelle des êtres ne s'obtient qu'à l'aide d'un travail opiniâtre, de longue haleine, auquel une existence ne peut suffire et qui permet enfin à l'animal inférieur de saisir le fil mystérieux qui le fera se transformer en être immédiatement supérieur. La création ainsi comprise, tout s'explique, car nous avons une base certaine, nous voyons clair à travers les ombres séculaires dans lesquelles notre raison fut enfermée.

L'Esprit qui a voulu s'incarner dans un milieu qui répond à ses affinités spirituelles, n'est plus l'esclave des forces aveugles et ne vient pas hériter des vices et des maladies héréditaires, il ne subit pas fatalement des faits inexorables et inconscients ; au nom du père éternellement juste, bon, immuable, impartial, dans toutes les positions sociales, il cherche tour à tour un moyen, le meilleur et le plus vrai pour obtenir un bénéfice moral de ses incarnations ; à chaque étape sur la terre, il apporte les aptitudes morales ou passionnées, les dispositions malades caractérisées, acquises selon le bon ou le mauvais emploi de ses vies antérieures. Quelques remarques générales sur ce sujet nous aideront à mieux expliquer notre pensée, les voici :

Fait presque général : En grandissant, l'enfant ne ressemble pas à ses frères ; si tout diffère entre eux, tempérament, conformation, volonté, il n'en est pas moins vrai que, dès le bas âge, sa petite per-

sonnalité s'était dessinée en un sens précis, et, phénomène remarquable, aux symptômes généraux du mal qu'il ressentait, on le voyait disposé à un état de santé autre que celui de ses parents directs ; pourquoi cette tendance caractéristique, s'il n'était venu dans ce milieu, pour y trouver en germe le principe qui, indirectement, pouvait produire dans son nouvel organisme l'affection morbide acquise jadis par son pèrisprit ? Dans une salle d'hôpital, pleine de pneumoniques, présentant tous les mêmes symptômes, il est acquis que la même mixtion ne peut être impunément donnée à chacun des malades, car les résultats, chez eux, seraient dissemblables et même désastreux ; ce doit être là un grave sujet de réflexions pour les praticiens et les penseurs qui croient à l'hérédité.

Un docteur de nos amis avait noté le fait suivant : dans une famille atteinte d'un mal dit chronique, sur sept enfants, deux avaient échappé à l'invasion du germe paternel ; chez les autres, le germe d'infection s'était caractérisé de telle manière que chacun dut être traité différemment. Nous ne sommes pas étonné de ce résultat ; on étudie l'être matériel, tandis que l'être moral mis systématiquement hors de compte, dérouté les diagnostics les plus habiles ; ni la vérité ni la logique ne se trouvent dans l'hérédité, cette cause d'erreurs permanentes.

Selon nous, cette vérité et cette logique sont dans la préexistence et la réincarnation, deux termes d'une loi protectrice et conservatrice qui jette une vive lueur sur les phénomènes si intéressants des aptitudes innées, de la conformation corporelle, de la volonté raisonnée ; cette loi prouve que la succession indéfinie de nos existences terrestres, que leur nombre, dépend de notre génie ou de notre sottise ; et la doctrine de la réincarnation enseigne qu'elle est due, cette loi, à l'impartialité du Tout-Puissant, au juge des juges qui la donna comme un droit indéniable, nécessaire à la progression de tous les êtres, à leur ascension vers l'état conscient.

Dans le siècle actuel, on a pu formuler une nouvelle science et sanctionner ce que la foule des chercheurs et des académiciens contestaient avec colère et acrimonie ; l'*analogie* fera pour la réincarnation ce qu'elle a accompli pour les *six mille ans de la Bible* qui, il y a 50 ans, représentaient la somme totale de l'âge du monde, tandis que pour les géologues actuels, ils ne sont plus qu'une unité de temps dans la longue succession des époques passées. Nos connaissances géologiques, si incomplètes, ne pourront définir ce qui échappe à nos investigations matérielles, *distinguer le squelette d'un sauvage de celui d'un philosophe* ; mais les conclusions admises, déterminées comme celles de la zoologie, de la chimie et des autres sciences exactes, nous font espérer que si cette méthode d'investi-

gation est appliquée à l'histoire de l'homme antéhistorique, à l'aide d'une dent, d'un os, d'une arme, d'une pierre monumentale, elle le sera aussi à l'étude de la réincarnation; ce que nous avons esquissé plus haut, trop rapidement sans doute, indique que par analogie, d'après le caractère et les aptitudes innées, on retrouverait la filiation de l'Esprit, on apprécierait les causes du mal ou du bien, par les effets qui résulteraient des frottements entre membres de la même famille.

Pour l'incarné, le but n'est-il pas celui-ci : User les aspérités de son caractère à d'autres contacts ? tirer un profit moral du choc des idées, de la lutte quotidienne entre parents et amis ? Si du creuset terrien où les passions bouillonnent, l'incarné peut sortir purifié, sans avoir écorné sa conscience, sans avoir porté atteinte à l'honneur ni aux intérêts d'autrui, ne sera-t-il pas une âme héroïque, plus digne, qui aura droit à une ascension dans l'échelle des êtres ? L'avenir de cette âme, ses pérégrinations n'offrent-ils pas un intérêt aussi palpitant qu'un silex, une poterie, une arme ou une mâchoire antéhistorique ? ?

Autre conséquence : Si l'homme n'a obéi qu'à ses instincts matériels ; s'il a voilé sa conscience pour posséder les honneurs ; si la vanité fut son Dieu et le filon d'or son idole, n'est-ce point là un être malfaisant qui aura piétiné sur place ? ne doit-il pas à son tour renaître pour se voir abaissé, honni, écrasé ?.. L'analogie dont on se sert si bien pour les choses mortes, ne pourrait-elle s'appliquer ici à des choses palpitantes et vivantes ? Nous en avons la certitude, de ces interrogations sortiraient des vérités lumineuses, ce serait un champ nouveau, inexploré par la science, où l'on trouverait une réponse logique pour toutes les demandes sérieuses.

Petits enfants qui souriez aux anges, qui recevez des vœux sincères, pardonnez à vos amis lorsqu'ils vous adressent ces demandes inquiètes : qui êtes-vous ? où allez-vous ? Vous serez secondés par nos guides auxquels, à votre intention, nous demandons chaque jour un appui fraternel. Pour vous, nous voudrions aussi des leçons aimables, instructives, intelligentes, capables de chasser l'ennui de vos têtes joyeuses, d'exciter en vous la sainte curiosité, cette bonne nourrice de la raison. Doux amis, puissions-nous vous donner de véritables professeurs, sachant bien ce que vaut la lutte ardente du savoir contre l'ignorance ; ce que sont les sourires et les leçons bienveillantes, propres à chasser de vos yeux l'indifférence qui en est le ciel gris et terné, et qui animent vos visages avec le bonheur, ce soleil des enfants.

Quand s'accomplira-t-elle, cette révolution pacifique et civilisatrice de l'école qui initiera la jeunesse aux beautés et aux gran-

deurs éternelles ? Nos bienvenus ont une place bien distincte entre les deux immensités dont ils sont le point de jonction, et nous le croyons, en développant leurs facultés intellectuelles, ils se rendront compte du mouvement général et formidable, sans fin et sans commencement, qui emporte les mondes vers leurs destinées.

Devenus hommes faits, puissiez-vous, chers petits enfants, avoir acquis la prudence, la sagesse, et appris à pratiquer l'amour du prochain ; sachez-le, chérir son pays, honorer ses parents, s'instruire en instruisant les autres, c'est avoir bien préparé son avenir et accompli *les épreuves nécessaires*.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS.

Lettre de M. Stecki. — Réminiscence.

7 juin 1875, Romanow-Russie.

Monsieur,

Ce mois-ci, je reçois seulement les premiers numéros de la *Revue Spirite*. Je trouve dans celui de février, page 48, un article touchant le souvenir d'une existence antérieure, et à la fin de l'article, la rédaction demande que d'autres spirites lui fassent part de faits pareils s'ils en connaissent. Je suis heureux de pouvoir vous en fournir un qui ne manque pas d'intérêt.

Pendant mon séjour à Pétersbourg, un de mes amis et frères en Spiritisme, M. C., causant avec sa petite fille âgée de 3 à 4 ans, fut surpris de l'entendre lui dire qu'elle était Polonaise. Les parents, étant de la Suisse française, étonnés de cette réponse, car la petite, qui avait une gouvernante russe, n'avait jamais entendu parler de Pologne et de Polonais, lui firent remarquer qu'elle était Française, vu qu'eux-mêmes sont Français. La logique de ce raisonnement ne put convaincre l'enfant.

— Non, dit-elle, vous plaisantez, je suis Polonaise, et je me souviens très-bien quand maman est morte.

— Tu ne sais ce que tu dis, objecta la mère, tu vois bien que je ne suis pas morte encore, puisque je te parle.

— Il n'est pas question de toi, répondit l'enfant, je parle de mon autre maman la Polonaise (c'est ainsi qu'elle la nommait toujours). Quand elle est morte, on lui mit une belle toilette, puis, on la coucha entre une quantité de bougies allumées, au milieu d'un grand et

beau salon; des prêtres venaient et chantaient toute la journée. Un jour on la mit dans un grand coffre rouge et on l'emporta. Mon autre maman était riche; nous avons un très-grand et très-bel appartement; nous avons aussi des chevaux et des voitures...

— Qui t'a raconté cette petite histoire?

— Oh! personne ne me l'a racontée, je m'en rappelle très bien, j'étais grande alors.

Monsieur et madame C. ont plusieurs fois questionné leur fille, et ont toujours obtenu les mêmes réponses. Cependant, lorsqu'on insistait trop sur ce sujet, l'enfant se déconcertait, ses idées s'embrouillaient et elle ne donnait plus que des réponses évasives ou bien elle disait en riant: « Je ne sais rien. »

Aujourd'hui c'est une petite fille de 10 à 12 ans et ne se souvient plus de rien.

Il est à remarquer que, à quelques exceptions près, ce genre de souvenir se manifeste le plus souvent dans la plus tendre enfance, lorsque l'Esprit sortant de son trouble et commençant à se dégourdir, n'a pas encore entièrement développé son nouvel instrument que nous appelons corps, et lorsque, la matière n'ayant pas tout à fait obscurci les souvenirs de son passé, sa mémoire en a conservé quelques restes.

J'ai vu un autre enfant âgé de 4 ans à peu près, qui, couché dans son berceau, appelait par son nom un personnage invisible également inconnu, et le montrait au doigt, au grand étonnement de son entourage; l'enfant jouissait d'une parfaite santé, ce n'est donc pas à un état fiévreux qu'on pouvait attribuer ses visions.

Agréer, je vous prie, mes saluts fraternels. HENRI STECKI.

P. S. — J'apprends par les journaux une nouvelle qui nous intéresse: on y dit que, s'étant aperçu que Pétersbourg et les provinces sont remplis de spirites, le gouvernement aurait nommé une commission composée de membres de l'Université pour examiner la doctrine spirite, et pour se convaincre si elle n'est pas dangereuse.

Quelques faits très-remarquables.

Mon cher rédacteur,

Lille (Nord).

Je tiens à vous mettre au courant de nos études et de nos progrès.

Nous avons fait une trentaine d'adeptes sérieux depuis deux ans;

à leur tour ils propagent nos idées, chacun dans leur cercle d'amis.

Je prête mes nombreux ouvrages sur la matière depuis Cyrano jusqu'à Flammarion, Mirville, Gasparin et Allan Kardec.

Quand un journal de la localité se permet une critique qu'il puise souvent dans les feuilles parisiennes, j'y réponds sous le voile d'un pseudonyme. — Ils se taisent et réfléchissent, car les journalistes parlent bien souvent, hélas ! de choses dont ils ne connaissent pas le premier mot. La bonne foi n'existe que rarement sur ce globe ; de temps à autre on dirait qu'elle y fait une courte apparition, il en est de même de son frère le bon sens. On nous traite de fous, et quels sages, grands dieux !

Du reste, il en est ainsi pour tout, politique, religion, médecine même, je l'observe tous les jours. Défaut de bonne foi et de bon sens... orgueil humain, que de fautes on commet sous ton voile !

Hélas ! les spirites n'en sont point exempts. Qu'ils songent que c'est la dernière faute dans laquelle ils dussent tomber ; qu'ils soient bien convaincus qu'ils ne possèdent point la vérité absolue, que nous ne connaîtrons jamais sur notre terre infime et misérable.

Qu'ils ne croient point à la sagesse de tout Esprit paré d'un grand nom terrestre et peut-être fort inférieur là-bas. — Le dernier des humains, le plus humble, le plus pauvre, le plus dénué d'intellect, est le plus souvent un Esprit lumineux et sûr, un bon guide. — *Beati humiles!* je signale aux amis du cercle de Paris une cure essentiellement spirite à mon avis, où nous avons été l'instrument inconscient, pour ainsi dire.

Un ouvrier reçoit un poids d'environ mille kilos sur le pied, le membre était dissocié, il y avait fracture, multiple déchirure de vaisseaux sanguins, de nerfs et de tendons, les aponévroses lacérées, la peau arrachée, issue d'une notable quantité de synovie liquide qui baigne et facilite le frottement des jointures, — hémorragie considérable. Deux chirurgiens sont appelés, dont un célèbre ; ils se prononcent pour l'amputation immédiate ; refus du patient ; on en appelle un troisième, j'y cours ; jugez de ma perplexité, étant le disciple de l'un d'eux : le patient est prêt à se laisser couper le pied si je me prononce comme les deux premiers. Une idée subite me vient, *l'eau froide* ; j'installe un appareil le plus simple d'irrigation continue nuit et jour pendant huit jours ; la gangrène survient, je l'attendais de pied ferme. Ayant questionné le médium, je reçois cette réponse textuelle : Défense d'amputer. Et la gangrène ? Confiance !

— Mais un célèbre chirurgien veut amputer, ma responsabilité est grande, c'est une question de vie ou de mort pour le blessé ?

— Confiance ?

Je déclare que, livré à mes propres ressources, je neusse pas été

à l'encontre d'une autorité scientifique et de la majorité. Que d'insomnies, que de craintes pendant deux mois ! enfin la gangrène se limite, la fièvre diminue, les forces reprennent, la cicatrisation est complète en trois mois ; et cet homme a repris son rude travail sans aucune difficulté, la guérison est radicale.

Autre fait plus grave, plus sûrement mortel. Un coup de couteau dans le ventre ; issue de *l'intestin colon qui est perforé* et permet l'introduction du doigt. Abscess interne consécutif, à 13 centimètres plus bas et profondément ; évacué au moyen d'une sonde. Les matières fécales sortaient par la blessure, fièvre violente, sueurs abondantes. Que faire, je questionne, on ne me répond qu'un seul mot qui était la clef de la situation pour le médecin et j'agis en conséquence, le patient est guéri complètement ; j'ajoute qu'un des notables chirurgiens du pays avait porté un *pronostic fatal* ; j'ai bien des exemples pareils à citer, mais je m'arrête.

Je signale quelque chose de très-singulier, puisque j'ai le loisir de m'entretenir un instant avec vous. Il y a quelque temps, à 9 heures du soir, le médium (ma femme), s'apprêtant au sommeil il était dans cet état qui n'est pas le sommeil complet ni les sens éveillés, voit une lueur rouge entourée de brouillard, puis un immense bâtiment ; il *réfléchit* : est-ce bien le feu ? n'est-ce pas chez un des miens ? il *regarde* mieux : Non, je ne connais pas cette maison là, c'est une fabrique qui brûle. — A 11 heures nous sommes éveillés par le tocsin, une filature était en flammes à un kilomètre de nous.

Si pendant le sommeil le corps repose, notre esprit plus libre voyage ; je comprends alors, autrement comment expliquer ?

J'ai lu pareil fait dans la Revue et j'ai été témoin de celui-ci, et j'affirme comme médecin que le médium jouit de toutes ses facultés intellectuelles ; je défie bien des confrères apôtres du matérialisme de donner une explication rationnelle de pareils faits. Les sens extérieurs engourdis et calmes laissent le champ libre à l'âme ou à l'esprit, ce dernier ne pourrait-il pas percevoir au-delà de nos sens corporels bornés ?

J'ai été particulièrement heureux de voir une espèce de fusion entre les Sociétés spirites et magnétiques de Paris. Volta et Galvani, observant d'étranges phénomènes, donnèrent tous deux une explication différente convergeant à un but éloigné et inconnu à leur époque : l'électricité avec toutes ses applications a répondu depuis longtemps déjà qu'ils avaient raison tous deux.

Tous les spirites doivent croire au magnétisme, plus tard tous les magnétistes croiront au Spiritisme, question d'étude et de bonne foi.

Je termine et vous prie d'agréer les vœux et les remerciements de notre groupe. X...

Phénomènes d'apports, à Sétif (Algérie).

Sétif, le 29 mars 1875.

Mon cher monsieur Moussard,

A 6 kilomètres de Sétif dans une petite ferme habitée par une famille espagnole qui fait le jardinage pour être vendu au marché de Sétif, depuis les premiers jours de février des bruits se font entendre la nuit, coups frappés; les ustensiles de ménage, tels qu'assiettes, soupières, plats, cafetières, couffins, pain, viande, sont décrochés de leurs places et placés autre part; les harnais des chevaux suspendus au mur sont enlevés et épars dans les écuries; des fagots de bois placés dans la cour ont été changés de place; à quatre heures du soir ils se sont élevés à 2 ou 3 mètres du sol par une main invisible et sont retombés à quelques mètres de là, en pleine lumière du jour, à la vue de trois personnes présentes.

Le lit a été tout défait, les couvertures placées à cheval sur une chaise, les draps accrochés à des clous, etc., etc.

Bon nombre de ces déplacements ont lieu en l'absence des personnes, la maison étant bien fermée, le propriétaire ayant les clefs dans sa poche. Quand il arrive, tout est bousculé. Un jour, l'on a décroché un couffin rempli de paquets contenant des graines potagères de toutes sortes; ces paquets ont été sortis du couffin et placés, séparés les uns des autres, dans les pièces ou chambres.

Des œufs qui étaient rangés dans un coin de la chambre ont été dispersés dans l'appartement, et quelques-uns d'entre eux, placés sur des clous plantés dans le mur.

Ces phénomènes ont duré du 3 février au 9 mars, à peu près tous les jours; du 9 au 22 mars il ne s'est rien produit; le 22, cela a recommencé à nouveau; ayant appris cela, j'y suis allé avec un ami, le 25 mars, et le maître de la maison m'a raconté l'histoire dont j'avais déjà entendu parler. Il nous fit visiter la maison. Nous retournions à Sétif et n'étions qu'à 500 mètres, lorsque trois nouveaux phénomènes eurent lieu.

Un jeune homme de dix ans mangeait du fromage avec son camarade, à 4 heures du soir, l'assiette lui a été enlevée, et jetée vers le mur où elle s'est brisée; entendant du bruit vers un lit qui était à côté, on regarde; c'était une planche qui venait de se briser; à l'écurie, les harnais ont été décrochés et jetés par terre; depuis le 25 l'on n'a plus rien entendu.

Je dois ajouter ce fait : pendant que ces phénomènes se passent, les chiens de garde éprouvent une grande frayeur; ce phénomène prouve qu'ils voient quelque chose.

Tels sont, cher Monsieur, les faits que je vous raconte à la

hâte, vous priant de voir, au moyen de votre *sujet*, ce que cela peut être; ce matin j'ai vu le fils de la maison hantée, il m'a dit : « Quelqu'un nous veut du mal, cela se fait chez les Espagnols; c'est de la jalousie, c'est un sort ou maléfice. »

Autrefois, quand j'avais mon *sujet*, je savais de suite ce qui occasionnait ces bruits; c'étaient presque toujours des Esprits souffrants qui demandaient un appui et des prières.

Je vous serre les mains de bonne amitié.

Votre tout dévoué,

C. DUMAS.

NOTA. — Plusieurs autres personnes de Sétif nous ont envoyé la relation de ces faits; nous les remercions vivement, leurs affirmations ont corroboré le récit de M. Dumas.

Le mouvement spirite en Angleterre.

L'an 1875 s'annonce en Angleterre sous les auspices les plus favorables pour l'avancement du Spiritisme.

Madame Tappan, le célèbre médium américain, familiarise ses nombreux auditeurs avec les vérités du Spiritisme, et les discours qu'elle prononce chaque semaine révèlent l'influence des Esprits élevés qui se servent de ses belles facultés médianimiques.

Un autre médium également remarquable, le docteur Monck, dont les séances sont suivies par un grand nombre de membres du clergé, fait la plus grande et salutaire impression sur leur esprit.

Un ministre, le révérend M. Bryan, a prononcé, à Londres, le jour de Noël, devant un nombreux public, un discours des plus remarquables sur l'Évangile, la morale du Christ et le Spiritisme moderne.

En faire des extraits, serait mutiler une œuvre qu'il faut lire tout entière. Nous engageons vivement nos frères en croyance qui connaissent la langue anglaise de s'abonner au journal « *The Medium* » qui reproduit, toutes les semaines, *in extenso*, les discours de ces médiums si remarquables. (Voir la couverture de la *Revue*.)

Le châtement après la mort.

Les hallucinations auxquelles les coupables sont en proie après leur mort passent pour inexplicables auprès de bien des gens. Que le mort revoie ses victimes; qu'il soit poursuivi par elles; que la scène du crime se reproduise incessamment sous ses yeux, à l'instigation des mauvais Esprits, peu importe, cela paraît insensé

pour les penseurs qui ne sont pas spirites, ces faits excitent l'hilarité des incrédules.

Et cependant, ce genre de phénomène est un de ceux qui sont les moins contestables, car, tous les médiums et toutes les évocations le confirment.

Qu'y a-t-il donc de si étonnant de voir l'hallucination chez les morts, alors qu'on la rencontre chez les vivants dans nombre de maladies? Or, voici un fait très-frappant, raconté par la *Liberté* et reproduit par tous les autres journaux; c'est le commencement, dans cette existence même, du châtement qui atteint le criminel après sa mort. On ne pourrait trouver une confirmation plus complète des croyances spirites sur l'état des coupables dans l'autre vie.

« On nous signale, dit la *Liberté*, une particularité fort curieuse, concernant Georges, l'un des trois condamnés à mort de la Roquette.

« Depuis deux ou trois nuits, le condamné a l'air de soutenir, au milieu de ses rêves, une lutte violente; il fait des efforts pour se lever, il parle, et ce sont toujours les mêmes mots qu'il prononce. Ce phénomène se reproduit maintenant toutes les nuits, à peu près à la même heure.

« On se rappelle les détails de l'assassinat commis à Vaugirard : Georges devait frapper la victime. Au moment décisif, il hésita, et Thauvin, pour lui rappeler son engagement, lui dit d'un ton d'autorité, à deux reprises différentes : « Eh bien! Georges. » Alors il frappa.

« Il paraît que cette scène terrible, avec toutes ses circonstances, se présente pendant la nuit à l'esprit du condamné à mort, car les paroles qu'il prononce sont toujours celles-ci : « Eh bien! Georges! »

« Puis, faisant un soubresaut, il s'éveille et semble lutter encore pendant quelques instants contre des fantômes sanglants qui viennent troubler son repos. »

Ce que ce malheureux éprouve de son vivant, par exception, tous les autres criminels y sont soumis après la mort. L. V...

Singulière façon d'écrire une chronologie.

LA CHRONIQUE ET M CHEVILLARD.

(Spectatum admissi risum teneatis amici.)

HORACE.

Lyon, 15 avril 1875.

Monsieur,

Il y a une quinzaine de jours, les journaux nous ont appris que M. Chevillard, l'illustre M. Chevillard, avait fait une conférence contre le Spiritisme. — Heureux, trois fois heureux Parisiens, ils

ont entendu M. Chevillard ! Mais nous autres, provinciaux, moins bien partagés de la fortune, si nous savons que M. Chevillard a parlé, c'est seulement par la renommée. — Ah ! mais, il faut le dire, elle a pris ses cent trompettes pour nous corner aux oreilles cette belle nouvelle.

M. Chevillard, le grand M. Chevillard (tout à l'heure je vais dire Chevillard tout court, comme s'il s'agissait de Bossuet ou de Lacordaire), en un mot, le savant professeur à l'École des beaux-arts, que tout le monde connaît ou est appelé à connaître, ne dormait pas, étouffé qu'il était toutes les nuits par un cauchemar, un cauchemar horrible. Il croyait avoir anéanti tous les spirites, et voilà qu'il rêvait que leur nombre croissait, croissait en raison directe des efforts inouïs qu'il avait faits pour en purger le genre humain. — N'y pouvant plus tenir, cédant d'ailleurs aux condensations désordonnées de son fluide nerveux, comme il dit si bien, il se décida à frapper le grand coup. — Être un illustre professeur à l'École des beaux-arts, se dit-il, c'est bien, mais être le destructeur de cette doctrine de fous qu'on appelle le Spiritisme, c'est mieux. — La France, l'Europe, l'Amérique, les cinq parties du monde sont infestées par ce fléau. Mais je suis là, moi, Chevillard : je l'arrêterai ; je prêterai ma voix aux évêques ; je ferai conférences sur conférences, et bientôt, j'en ai l'espoir, les mandements et mes conférences feront tomber par leur seul éclat le Spiritisme, comme autrefois l'éclat des trompettes d'Israël fit crouler les murailles de Jéricho.

M. Chevillard, le véhément, le foudroyant M. Chevillard a parlé, et naturellement je me tâte et j'engage tous mes amis à se tâter, au besoin à se faire tâter (deux assurances valant mieux qu'une), pour savoir si eux et moi nous avons bien encore la chance d'exister. Mais, disons-le vite, je parle en étourdi de la conférence de M. Chevillard, car je n'en ai pas entendu ni lu un traître mot. — Les journaux n'en ont pas fait le plus petit compte rendu. Mais, en revanche, ils ont fait des gorges chaudes du Spiritisme et de ses adeptes. Les anecdotes piquantes et plaisantes sont tombées comme pluie sous la plume féconde de nos spirituels chroniqueurs. — Nous avons assisté à un véritable déluge de sottises. Si, comme il est permis de le supposer, M. Chevillard n'a pas dû se faire faute d'en dire, je crois, Dieu me pardonne, que les journalistes, ont tenu à honneur de renchérir sur lui. — J'en ai lu de fortes, et véritablement nous devrions remercier le savant professeur de l'École des beaux-arts et ses fervents admirateurs des bons moments qu'ils nous ont pro-

curés. — Nous nous fâcherions de ces plaisanteries s'il nous était possible de n'en pas rire. — Que voulez-vous, malgré nous, nous sommes désarmés !

Dernièrement, un de vos spirituels correspondants qui signe Tonoeph a fait, de main de maître, justice des Chevillards et de leurs rengaines; et certainement je ne m'aviserais pas de recommencer après lui une besogne si bien faite, ce serait maladroit. — Du reste, rien de nouveau dans les attaques des journaux. — Que M. Chevillard et ses amis tiennent à se battre contre les moulins, c'est leur affaire; je dirai plus, c'est leur droit; mais que nous, spirites, nous cherchions querelle à ces bretteurs en gaieté, nenni, le temps est bien trop précieux pour que nous le perdions dans ces tournois ridicules. — Non, je vous l'avoue, monsieur, je ne pensais pas vous écrire à propos d'articles de journaux, qui m'ont fait hausser les épaules de pitié, mais ne m'ont nullement courroucé. Je n'y aurais jamais pensé si, aujourd'hui, je n'avais fait une véritable, une miraculeuse trouvaille. Le *Lyon-Journal*, feuille bonapartiste, genre *Figaro-Gaulois*, qui a la prétention d'être très-spirituelle, et naturellement très-bien informée, annonce dans son numéro du 15 avril 1875 qu'Allan Kardec vient de mourir!!!! La nouvelle est incroyable, stupéfiante, abracadabrante, mais enfin elle est là imprimée toute vive. — Encore si le numéro était du 1^{er} avril, on pourrait croire à une mystification, mais du 15 !...

Je voulais d'abord vous transcrire cet étonnant article, qui prouve surabondamment l'utilité des reporters, leur sagacité, leur bonne foi et l'étendue de leurs connaissances; mais je me suis laissé dire que vous aimeriez mieux voir de vos yeux ce que je n'aurais pas cru moi-même, si je ne l'avais vu. — Voilà, pourtant, comme on écrit l'histoire dans les journaux ! — Ah ! brave M. Chevillard, pensez-vous, vous êtes dépassé ! — Je crois qu'après le tour de force du journal lyonnais, les spirites peuvent tirer l'échelle, ils ne verront rien de plus fort.

C'est égal, si nos adversaires ne s'aperçoivent pas mieux des vides qui se produisent dans nos rangs, s'ils ne sont pas mieux renseignés sur notre existence, ils ne nous feront pas beaucoup de mal. Pauvres adversaires, plaignons-les !

Voici donc ce fameux article; voyez, touchez et lisez. Je l'ai découpé délicatement, afin que vous puissiez lui donner une place dans les archives de la Société, et en faire profiter, si vous le jugez à propos, les lecteurs de la *Revue*. Ce sera pour eux une bonne

aubaine : ceux que les mauvaises plaisanteries des journaux auraient agacés seront déridés ; ceux qui auraient eu des craintes seront rassurés.

A cette occasion, je me permettrai, monsieur, d'émettre un vœu. Si, dans la prochaine *Revue*, une fine plume comme, par exemple, celle de M. Tonoeph, voulait nous apprendre en deux mots ce qu'a bien pu dire M. Chevillard pour exciter dans la presse cet élan de verve inaccoutumé, nous en serions charmés et on ne peut plus reconnaissants.

Un mot encore. Il y a une chose qui me tracasse singulièrement, c'est qu'à propos de la conférence de M. Chevillard on ait beaucoup causé à tort et à travers du Spiritisme, mais qu'on n'ait pas dit un seul mot de M. Chevillard? — Il nous a écrasés ou il ne nous a pas écrasés ; s'il a remporté une victoire, c'est bien le moins qu'on parle de lui. — Quel est ce mystère ?...

Mais en voilà assez sur M. Chevillard et sur les journaux qui vont maintenant nous laisser tranquilles jusqu'à la prochaine conférence du docte professeur. — Continuez de railler, messieurs, et de falsifier la vérité, ce n'est pas ainsi que vous convaincrez. Vous pourrez amuser les badauds, mais vous n'empêcherez pas le Spiritisme de faire son chemin.

Vous hafouez notre Maître vénéré, vous tournez en ridicule nos croyances ; allez, nous vous pardonnons de grand cœur. — N'avons-nous pas l'exemple du Christ ! Et que sont vos coups d'épingle auprès des humiliations et des tortures qu'il a subies ; cependant, sur le haut de sa croix, sur le point d'expirer, le divin martyr avait encore pour ses bourreaux des paroles de pardon : « O mon Père ! s'écriait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance des sentiments fraternels de votre tout dévoué serviteur.

ALGOL.

(Extrait de *Lyon-Journal*.)

On annonce la mort du célèbre chef des spirites Allan Kardec (Rivail).....

Un jour qu'il avait évoqué l'Esprit d'Euthydème, il y eut ce dialogue fantaisiste :

— Ah çà ! demanda Rivail, pour qui me prenez-vous ? — Mais pour Allan Kardec, répondit l'Esprit.

— Où prenez-vous Allan Kardec ? — Sur le trône de Bretagne.

— En quelle année ? — Mais voyons donc, fit l'Esprit, en comptant sur ses doigts ; lorsque j'eus le plaisir de vous voir rendre la

justice à vos sujets, il y avait tout au plus sept ou huit siècles que Jésus avait quitté la terre.

— Vous me prenez pour un autre, je me nomme Léon-Hippolyte Denizard Rivail, et je suis Lyonnais... L'Esprit se mit à rire, et reprit : — Vous êtes un farceur, et vous ne connaissez pas le premier mot de la *réincarnation*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? — Ah ! voilà : quand un Esprit s'ennuie dans l'immensité ou qu'il ennueie les autres, on l'envoie sur terre se *réincarner*.

— Ah ! ah ! — Oui, vous avez été incarné sous l'enveloppe d'Allan Kardec, roi armoricain, et *réincarné* sous celle de Rivail, de Lyon. C'est simple comme bonjour.

— Tiens ! tiens ! s'écria Rivail, je ne suis pas fâché de savoir ça... Depuis ce temps, il s'appela Allan Kardec, et il est mort convaincu que, durant de longues années, il avait régné, non sans éclat, sur une province armoricaine.

15 avril 1875.

Remarque. — Allan Kardec est mort le 30 mars 1869.

Comme notre ami Algol, nous serions bien tentés de hausser les épaules, en voyant des reporters, fils de travailleurs, essayer de jeter le ridicule sur un homme, parce qu'il a dû gagner honorablement sa vie ; ne dirait-on pas que ces messieurs, dont le véritable nom fut toujours caché sous un pseudonyme, sortent tous de la cuisse de Jupiter ? *Quos vult perdere Jupiter dementat.* « Jupiter rend insensés ceux qu'il veut perdre. »

Les hommes célèbres, ceux dont l'humanité se glorifie, sortent des rangs populaires ; leurs parents travaillaient la terre ou bien gagnaient péniblement le nécessaire pour une famille nombreuse. Cela doit être ; dans les couches géologiques de la terre comme dans les transformations industrielles, artistiques et littéraires, ce sont les petits qui ont fait le rude et bon travail. Dieu, qui se sert des humbles pour faire ce qui est grand, sait qu'eux seuls sont capables de ce travail opiniâtre dont parle Virgile dans ses *Géorgiques*, 1 : *Labor omnia vincit improbus.*

Que nous importe le travail manuel quotidien fait par les grands novateurs ? leur souvenir est d'autant plus cher que leur martyrologe fut plus terrible. Allan Kardec eût-il été simple manouvrier, conduisant la charrue ou cassant des cailloux sur nos chemins vicinaux, son œuvre n'en serait pas moins belle et grandiose, puisqu'elle transforme

des millions d'hommes en les rendant plus doux et plus fraternels.

Allez, insulteurs patentés et esprits borgnes, ô vous qui parlez de tout sans rien connaître, qui étalez ingénument votre ignorance, vous subirez la loi commune ; vous vous transformerez ; heureusement pour vous, il vous faudra revivre pour acquérir les premiers éléments de la sagesse et de la vérité.

Dura lex, sed lex.

AVIS IMPORTANT.

La personne qui a copié la lettre de M. Delanne, insérée page 159, *Revue* mai 1875, l'a très-mal rédigée ; jamais M. Angelo n'a été auprès de madame Antoinette Bourdin, qui le connaît à peine et qui répudie toute assimilation avec ce personnage ; cela, madame Bourdin l'a écrit d'Aix (Provence), où elle a obtenu deux cures remarquables. Madame Bourdin accomplit sa mission et ne se fait pas payer.

Un ami de Genève nous envoie une facture de M. Angelo, qui prouve que ce soi-disant médium guérisseur est bien loin de guérir *gratis pro Deo* ; notre ami Delanne a été induit en erreur, il a cru aux assertions de personnes mal informées.

**L'Union, Société des Etudes spiritualistes,
1, rue Grétry, à Bruxelles.**

Chers frères et amis,

Le Spiritisme vient d'entrer, à Bruxelles, dans une nouvelle phase d'activité ; les résultats acquis sont un heureux augure pour l'avenir de notre doctrine dans la capitale du pays. Quelques spirites ayant constaté que l'œuvre de propagande languissait, parce qu'elle n'avait aucune direction bien définie et que les forces étaient éparpillées dans les divers groupes de la ville, prirent la ferme résolution de fonder une association régulière entre tous les spirites bruxellois, de constituer une fédération entre tous les groupes, d'avoir un lieu de réunion sur un terrain neutre où chacun pût être chez soi, ce qui n'est pas lorsque les réunions ont lieu dans les salons de tel ou tel coreligionnaire. Ce local fut bientôt trouvé au centre de la ville, et des circulaires furent lancées ; de toutes parts arrivèrent les adhésions. Un comité fut constitué, les statuts élaborés et huit jours après (vers fin octobre dernier) eut lieu la première réunion publique.

Il y a deux séances officielles par semaine. Le lundi soir ont lieu les conférences auxquelles ne peuvent assister que les personnes patronnées par des sociétaires et munies d'une carte contrôlée, qui permet à la même personne d'assister à quatre conférences ; pour

se faire inscrire comme sociétaire, une demande doit être adressée au comité, et le nouvel inscrit n'est admis qu'après avoir lu les ouvrages du Maître et s'être initié à la doctrine philosophique du Spiritisme. Nous avons pris cette mesure parce que, trop souvent, après avoir assisté à nos réunions, les personnes non initiées sortent plus incrédules que jamais.

Les sujets traités par différents orateurs, depuis l'inauguration de notre Société, sont les suivants : *Le Spiritisme et les religions révélées. Le libre arbitre. L'action de la Providence sur l'univers*, et en dernier lieu la *Vie de Swedenborg et le Ciel et l'Enfer*. Chaque conférence ne peut se prolonger au delà de trois quarts d'heure. Puis, s'ouvre la discussion sur le sujet traité. Nous avons eu ainsi, des discussions courtoises auxquelles prenaient part des pasteurs de l'Eglise réformée et des membres matérialistes de la Libre-Pensée. Ces conférences sont très-suivies, plus de cent personnes y assistent chaque fois. Les discours prononcés sont sténographiés par un membre de la Société.

Tous les vendredis, à 8 heures du soir, séances d'expérimentation auxquelles ne peuvent assister que les membres de la Société. Elles débutent par la prière et la lecture du procès-verbal de la séance précédente ; après, le président donne communication à l'assemblée des nouvelles spirites intéressantes publiées par les journaux, et les médiums écrivains se retirent dans une chambre attenante au local ; en même temps, ont lieu les expériences typtologiques et magnétiques. La séance est close régulièrement vers 10 heures et demie, après la lecture des communications écrites et les observations qu'elles soulèvent sur les questions à l'ordre du jour. Chaque soir, le local est accessible aux sociétaires désireux de s'y rencontrer. Une bibliothèque (en voie de formation) d'ouvrages spirites et autres est à leur disposition, ainsi que les journaux spirites. Après chaque séance, chacun est libre de passer le reste de la soirée au local plutôt qu'au café.

Grâce à Dieu, ce début est très-heureux ; le Spiritisme y gagnera beaucoup d'adeptes. Espérons que ces nouveaux adhérents puiseront dans l'étude sérieuse de cette belle et grande philosophie, de puissantes consolations morales et qu'ils acquerront, par la mise en pratique des préceptes divins, le bonheur qu'éprouve nécessairement tout spirite sincère.

Nous avons eu la joie d'avoir au milieu de nous, à la première réunion, le Maître aimé Allan Kardec, qui nous a chaudement encouragés dans notre œuvre de propagande ; il nous serait très-agréable de nous mettre en rapport direct et constant avec la Société spirite de Paris, afin de créer entre nos deux Sociétés, ainsi qu'entre les

autres associations constituées en tous pays, et auxquelles nous faisons le même appel, des relations instructives et agréables qui puissent justifier notre devise nationale belge : l'Union fait la force.

A vous l'accolade fraternelle.

ANTHELME FRITZ.

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, envoie ses vœux sincères et sa sympathie bien réelle à l'Union, Société des études spiritualistes, et à son honorable président, M. A. Anthelme Fritz; elle sera heureuse de resserrer les liens confraternels qui nous unissent. Tout effort généreux est un progrès, et nous félicitons nos amis pour leur initiative, pour leur esprit de suite, pour leurs tendances vers l'unité.

DISSERTATIONS SPIRITES

Cherchez et vous trouverez.

Médium, madame Georges C...

21 novembre 1873.

Le Livre des Esprits, qui vous a été donné comme l'opinion la plus générale des Invisibles, n'a jamais prétendu rester le critérium absolu contre lequel doivent se briser toutes les observations nouvelles.

Il vous faut comprendre que, quel que soit le génie d'un incarné, de quelque bonnes inspirations qu'il soit assisté, il ne peut tout embrasser, tout définir, tout limiter. Vous savez que le mot d'ordre du Spiritisme est celui-ci : Progrès; par conséquent vous ne devez point vous arrêter à ce qui a été dit, mais au contraire chercher toujours audelà.

Bien des questions sont demeurées dans l'ombre, bien d'autres n'ont été qu'effleurées, qui pourtant touchent à tant de points qu'elles ont une importance des plus grandes.

Allan Kardec agit sagement, lorsqu'il glissa sur des sujets si délicats, que ses adeptes eux-mêmes ne les eussent pas compris; les niant ou les outrant dans leurs conséquences, deux écueils dont le second était peut-être plus à redouter encore que le premier.

C'est ainsi que l'origine des Esprits, la filiation dans la perfectibilité, l'âme animique et l'âme animale et tant d'autres questions capitales n'ont pas été discutées. — En concluez-vous qu'elles ne doivent l'être jamais? Ce serait une erreur contre laquelle le Maître a voulu lui-même protester. — Progressez, disait-il, c'est-à-dire étudiez, marchez d'une vérité entrevue à une vérité nouvelle; surtout combattez la routine.

En lisant l'ouvrage du Maître, que votre appréciation ne soit

donc pas servile. — Pénétrez-vous bien de ceci, que le temps, en mûrissant les idées des hommes, les familiarise avec de nouveaux aperçus, qu'il prépare ainsi les Esprits à recevoir une lumière plus intense; — de même que de l'enfance à la maturité le corps se fortifie en s'assimilant une nourriture plus forte, de même d'une époque à une autre les Esprits, par l'étude et la réflexion, se préparent pour la conquête glorieuse des idées larges et jusque-là incomprises.

Amour universel.

GRUPE COMÉRA, A BORDEAUX.

Médium, W. K...

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Pourquoi donc ces différents degrés ? Vous avez dû vous expliquer leur cause par les différents degrés d'élévation des âmes. Dans les premières demeures, sur cette route de progrès qui mène à la perfection, les petites vertus suffisent; n'être point mauvais, être inoffensif, voilà la première étape. — Être bon, voilà la seconde; à la troisième, l'esprit a la compréhension des grandes vertus. Il sait que le mot foi ne veut pas dire crédulité; il sait que le mot charité ne veut pas seulement dire aumône; mais ces aspirations lui montrent sous le mot foi, vérité, et sous le mot charité, dévouement. C'est déjà quelque chose, mais il y a mieux; il y a ce moment béni où, après avoir senti les rayons divins, l'âme inondée de clarté achève sa route de progrès et entre pour n'en plus sortir dans celle de la perfection. C'est le moment choisi par l'esprit pour mettre en pratique toutes les vertus comprises; c'est le moment de Dieu. C'est l'heure où, ayant dépouillé toute attache matérielle, l'esprit sait ce qu'il doit faire; il acceptera alors dix, vingt, trente incarnations, s'il le faut, pour être à chaque fois l'un des martyrs, l'un des héros, l'un des soutiens de la vérité. Il multipliera son dévouement jusqu'à l'abnégation la plus complète, ne comptant même plus une incarnation triste et sans attrait; travaillant, donnant sa pensée à toute minute, à toute heure, tous les jours; répandant l'idée régénératrice par toutes ses paroles et par tous ses actes, semant autour de lui la pensée vraie et plus tard fondant l'avenir par des œuvres de génie. Humble, petit, se mêlant à la foule, mais la dominant par la grandeur du sentiment. — Voilà pour la terre, la dernière étape, et cela n'est que l'aurore, le commencement des grandes vertus. Ne vous plaignez donc point, amis, si pour entrer dans cette voie vous souffrez quelquefois; les abords en sont difficiles, peut-être;

mais lorsque l'âme y est entrée, elle s'y trouve à l'aise, et plus on va, plus la route est large. Amour universel, voilà votre mot d'ordre.

EGMONT.

La Revista Espiritista de Barcelone

SEPTEMBRE 1873, N° 9, CALLE DE BASEA, 30.

Le repentant, médium F. O.....

Chers frères qui élevez vos prières vers nous et vous réunissez aujourd'hui en mon nom, salut et merci. Lorsque vous me parlerez, faites-le sans ajouter à mon nom une qualification. Je ne cherche pas la sanction des hommes, mais celle de Dieu. Il est plus doux pour moi d'être appelé *repentant*, et je vous prie de le substituer à celui que vous me donnez sans que je le mérite.

Du repentir parfait à la parfaite sainteté, il y a quelques pas, et mon esprit n'a pas encore fini de les parcourir. Vous ne savez pas ce que pour l'âme est le repentir. Figurez-vous l'allégresse qu'éprouve un aveugle en revoyant la lumière après une opération bien faite; figurez-vous l'immense satisfaction d'un condamné à mort qui voit son délit pardonné, ou sa peine commuée, ce qui lui donne le temps de réparer sa faute; malgré ces exemples, vous ne comprendrez pas encore la joie que l'esprit éprouve lorsque, grâce au repentir, sa souffrance est changée en une glorieuse mission de paix et de consolation.

Frères, je vous le dis en vérité, celui qui suivra cet exemple aura la paix sur la terre, il aura une gloire éternelle. — Je viens à vous pour vous prouver ma protection, et je désirerais que dans vos cœurs, prenne asile le plus pur des sentiments, celui de la Charité, accompagné de l'amour de Dieu; seul il fera germer et fructifier en vous le repentir. — Priez, et l'Être suprême vous aidera à supporter les dures épreuves par lesquelles doit passer le repentant; il ne suffit pas que les lèvres la murmurent cette prière, que votre pensée la formule, il faut que le cœur la sente, il est nécessaire de la mettre en acte pour aider les hommes, pour honorer Dieu, à qui rien n'est caché, pour qui nos plus secrètes pensées sont à découvert. — Aimez-vous et aidez-vous les uns les autres, avertissez-vous spirituellement, avec amour et mansuétude, pour vous corriger.

Quelquefois le conseil du plus humble esclave fait plus que le commandement ou l'ordre d'un orgueilleux seigneur! Agissez ainsi, et Dieu vous en tiendra toujours compte, il vous aidera et dans vos âmes entrera le repentir; ce sera le premier pas, le plus essentiel pour arriver à la bienveillance....

Richesse, pouvoir, gloire, tout est misère, comparé avec la sublimité de l'Éternel.

Mon Dieu, je t'offre tout en échange du sublime amour que mon cœur repentant te demande; béni soit ton nom, Seigneur, car je regrette mes offenses à ton égard... j'ai péché... pitié pour moi.

AUGUSTIN.

Les devoirs de la paternité.

On doit accomplir les devoirs de la paternité, quelque difficiles qu'ils puissent être rendus par les enfants eux-mêmes. Que la tâche est pénible, lorsque les enfants que Dieu confie sont d'une nature mauvaise et perverse ! Mais il est alors d'autant plus important de ne pas faillir, car d'une part ces êtres ont grand besoin d'être secourus, et parce qu'aussi pareille mission est pour les parents la conséquence et la réparation de fautes commises dans une précédente existence. Le surcroît de charge d'avoir à remplir les devoirs de la paternité envers des êtres vicieux et intraitables résulte de ce que, dans une vie antérieure ou même au début de la vie actuelle, on a perverti des êtres sur lesquels on avait une action, et cela dans un but d'intérêt calculé et sans avoir soi-même l'excuse des entraînements de la passion.

L'épreuve de l'Esprit coupable de cette façon, est, dans son incarnation nouvelle, d'avoir à faire le possible pour élever et améliorer des êtres pervers qui lui sont confiés. Mais l'incarné, s'il ne s'est pas bien préparé à cette tâche, en s'imprégnant des vertus qui lui sont indispensables pour la remplir, court deux périls dans lesquels il pourra tomber, suivant que sa nature le poussera dans un sens ou dans un autre.

Il a en lui le besoin inné de réparer, c'est le souvenir indiscerné des douleurs subies dans le monde spirite, et le besoin le pousse puissamment à vouloir accomplir les œuvres qui sont nécessaires à sa régénération. Sous cette impulsion il veut obtenir des résultats, mais ce qui l'anime, c'est le seul mobile de son intérêt personnel latent ; l'amour du bien n'étant pas en lui, son action s'exerce sans ce guide sauveur, et il risque alors d'être exigeant de progrès pour les êtres pervers qui lui sont confiés, au point d'être dur, méchant et cruel envers eux, alors que la patience et la douceur devaient tempérer la sévérité ; il se prépare ainsi à l'expiation terrible de la cruauté ; ou bien, ce qui est moins coupable, il se laisse aller à l'impatience et au dégoût, à la révolte contre l'expiation et au rejet par manque d'amour et de résignation, de sa mission si ingrate, mais nécessaire. Dans ce cas la punition sera de se retrouver malheureux

après la mort, d'avoir tout à recommencer, mais avec la diminution de puissance morale et l'affaiblissement fluidique qui est la conséquence de chaque incarnation manquée dans un même milieu.

L'exemple suivant est celui d'un père qui, ayant eu des enfants vicieux, s'est découragé de son épreuve.

« Oury, une âme affolée par la douleur.

« Quelle douleur?—Oh! par la douleur que me causent mes regrets.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai été cruel avec mes enfants; j'ai abandonné mes enfants.

« Complètement abandonnés? — Complètement, livrés à la rue et à la misère.

« Vous regrettez cela, est-ce votre seule souffrance? — Oui, je regrette, et je vois que mon crime me sépare du bonheur.

« Il faut prier Dieu, lui demander de vous pardonner et de vous donner les moyens de réparer le mal que vous avez causé. — Prions (après la prière). Merci je prierai, c'est là que je trouverai le repos à mes angoisses.

« Vous me semblez souffrir plus que vous ne le dites. Quelles sont ces angoisses qui vous affolent de douleur? — Je vois mes enfants, je les vois sur la pente du vice. C'est moi qui en suis cause. Je sens et je sais que c'est moi qui suis responsable de leur infériorité, coupable du mal qu'ils commettent... Je cherche à les ramener, je suis impuissant; je cherche à les arrêter dans l'accomplissement d'un mauvais acte, je suis impuissant. Je les vois s'effondrer chaque jour davantage et ils m'entraînent avec eux, puisque c'est moi qui suis la cause de tout cela.

« Priez Dieu pour vous, pour qu'il vous pardonne; priez Dieu pour vos enfants, pour qu'il les éclaire; essayez par la prière de les ramener au bien, par amour du bien et non par crainte de ce qui peut vous survenir, Dieu alors aura pitié de vous. — Dieu t'entende! prie pour moi. »

Cet esprit a manqué à ses devoirs de père. Il a abandonné ses enfants de la façon la plus cruelle, les laissant livrés à eux-mêmes dès l'âge le plus tendre, ne s'occupant pas de savoir s'ils mourraient de faim, et ce qu'ils deviendraient dans le milieu où il les plongeait les pauvres enfants. Ceux-ci ne sont pas des esprits avancés, ils sont au contraire mauvais, et la conduite de leur père n'a fait que rendre libre chez eux le développement des mauvais instincts. Oury, au lieu de lutter, a abandonné la partie, il a ainsi renié la mission que Dieu lui avait accordée, et il en souffre et en souffrira longtemps. Il ne sera heureux, il le sait, que lorsqu'il aura ramené ses enfants au bien, et il souffre plus du mal qu'ils font qu'ils n'en souffriront eux-mêmes. Ce sont en effet de poignantes angoisses

qu'il subit. Il faut prier pour lui afin qu'il se résigne, et tu pourras ainsi lui adoucir l'anxiété de ses peines. Quant à leur durée, cela ne dépend pas de lui pour le moment, mais des progrès des victimes de sa conduite. Il est probable que plus tard tous ces êtres revivront ensemble, dans des existences où ce père dénaturé aura pour sa part à racheter ses fautes en essayant de ramener ses anciens enfants au bien et au progrès. Quarante jours après, le même esprit revient pour céder à un autre sa place sur la liste de prière.

« Oury, merci de tes prières, prends ma place pour un autre malheureux, je suis mieux, j'ai foi en Dieu, je sais quelle est ma destinée. Je suis plus calme quand je vois mes pauvres enfants mal agir, je sais que ce n'est qu'un retard. Ma douleur n'est plus qu'une amertume tempérée par la certitude de réussir un jour, et ce n'est plus l'angoisse poignante d'autrefois. Je me résigne et je prie; et une chose qui m'aide au milieu de mon malheur, c'est que je me vois, depuis que j'ai recours à la prière, obtenir quelques résultats sur l'esprit de mes enfants vicieux.

Seigneur, soyez béni! qu'ils sont fous ceux qui doutent que vous veniez consoler les coupables, puisqu'il suffit de vous aimer pour trouver la consolation dans cet amour même.

Remarque. — L'être, pour s'élever, doit atteindre un degré de développement moral et de pureté fluidique déterminés. Les mauvaises actions éloignent du but et enveloppent d'un atmosphère fluidique mauvais. On a donc non-seulement, lorsqu'on a manqué à ses devoirs, la vertu et le développement moral à acquérir, mais encore la purification fluidique à opérer.

Tel un homme vicieux a non-seulement à corriger sa nature de ses mauvaises tendances, mais encore à guérir son corps des ravages que ses vices mêmes ont occasionnés. Le malade ne sera pas guéri, s'il renonce à ses vices, il lui faudra encore un traitement spécialement rigoureux, et particulièrement sévère pour expulser de son corps les germes morbides qui le font souffrir. Eh bien, le coupable d'esprit a à guérir son pèrisprit, comme le vicieux a à guérir son corps; et cette guérison du pèrisprit ne peut s'effectuer que par un surcroît de charge qui nécessite un développement d'efforts. C'est ce développement d'efforts vers le bien qui pourra seul rétablir l'équilibre et la santé dans les fluides, et rectifier la sensibilité pervertie, comme la sobriété systématique deviendra le régime nécessaire à celui qui a abusé de son estomac.

Toute charge lourde est une réparation nécessaire, et c'est en même temps une bénédiction du ciel; puisque c'est le moyen de réhabilitation qui vous est accordé, c'est le retour au bonheur qui est offert.

Il faut bien comprendre que pour que le surcroît de charge n'existât pas pour l'élu qui s'est éloigné du bien, il faudrait que Dieu fît à sa place une partie du chemin, ce qui ne pourrait s'effectuer, puisque ce serait le supprimer de l'individualité. C'est la créature elle-même qui doit développer en elle le bon sentiment; si, au lieu de cela, elle détermine les mauvais instincts, nul autre qu'elle ne peut détruire ces penchants qu'elle s'est créés et qui constituent son être même; c'est donc elle, elle seule, qui doit remonter le chemin qu'elle a parcouru dans le mal, et elle doit le reprendre ce chemin pas à pas, pied à pied, en détruisant un à un, tous ces mauvais instincts qu'elle s'est développés et qui ont leur représentation dans les fluides, et nul autre ne peut faire ce progrès à sa place.

Le surcroît de charge n'est donc pas une punition de Dieu, c'est la conséquence de nos actes antérieurs, c'est au contraire l'intervention de la providence divine nous montrant le chemin de la réparation que nous sommes toujours libres d'accepter, nous sommes toujours libres de rester esprits souffrants. Quand on a des enfants vicieux, ou lorsqu'on est entouré d'êtres vicieux vis-à-vis desquels on a des devoirs à remplir, il faut donc recevoir ce fardeau sans murmurer, avec une soumission profonde, avec le cœur humble d'un coupable qui remercie le Seigneur de mettre en ses mains l'instrument de sa régénération, et il faut s'écrier : « Seigneur, j'ai perverti, il faut que j'améliore, votre loi est sainte, elle est juste, elle est logique ; c'est un effort qu'il m'est nécessaire d'accomplir, car, le progrès étant un degré à atteindre, l'effort doit-être nécessairement une raison de l'éloignement du but dans lequel je me suis placé moi-même. »

Mais il ne suffit pas d'expier et de souffrir avec résignation, il faut encore acquérir la vertu correspondante à l'expiation ; il faut s'élever à l'amour de l'amélioration de l'élu qui est confié à vos soins. Si l'on ne peut arriver à aimer pour eux ces êtres mauvais, il faut les aimer pour le Seigneur par amour du bien; si l'on ne peut les aimer comme ils sont, il faut les aimer pour ce qu'ils seront un jour, le jour où, comprenant vos efforts, ils viendront vous remercier à genoux des maux que vous avez soufferts pour eux.

Amis éprouvés, ne vous découragez jamais, ne vous fatiguez pas dans cette lutte pénible, restez toujours doux, patients et calmes, même devant l'insuccès. Il peut toujours arriver un moment où le bien pénétrera, et si vous n'amenez pas à faire le bien, savez-vous quel mal vous empêchez de faire, savez-vous si ce degré inférieur où vous voyez ces malheureux se complaire n'est pas déjà un grand progrès pour les coupables qui, privés de vos soins, fussent tombés

tout à fait dans l'abîme ? En supposant la pire des situations, savez-vous si vos efforts, constamment impuissants dans cette vie, ne viendront pas, dans un souvenir, se concentrer dans l'esprit vicieux, le lendemain de sa mort, et fructifier alors, en lui donnant le remords et le désir de réparer ? Chacun de vos efforts est une semence déposée dans l'âme rebelle, et un jour ou l'autre, c'est eux qui deviendront le point de départ de son retour au bien. Et pour vous, ces efforts sont le mouvement fluïdique qui guérit votre périsprit, et vous donne le bonheur, si la tâche est accomplie avec amour de Dieu, si vous avez été jusqu'au bout, y eût-il un insuccès persistant. L.-V.

UNE RENCONTRE

Médium, M^{me} Georges Cochet.

Madame,

Permettez-moi de vous offrir cette humble causerie.

C'est pour vous, Madame, que j'ai traité ce sujet que la forme rend fugitif, mais dont votre esprit sait découvrir l'importance philosophique.

Cette nouvelle vous appartient à double titre, puisque vous m'en avez inspiré la pensée et que vous avez daigné consentir à devenir mon secrétaire.

22 décembre 1872.

Alexandre D.

J'ai souvent, pendant mes heures de délicieuse paresse, dirigé mes pas distraits à la fortune du hasard, prêt à recueillir tout ce que les choses ou les hommes voudraient bien m'apprendre. Souvent, l'esprit dégagé de toute préoccupation de plaisir ou de peine, je me suis arraché à ma vie tourmentée pour voir, entendre, et faire mon butin d'observations qui, racontées, m'eussent paru invraisemblables et qui, prises sur le vif, m'étonnaient malgré ma science de la vie. C'est ainsi que je suis demeuré persuadé que tout ce que les penseurs ont écrit, tout ce que les observateurs nous ont montré, ne nous donne aucune idée précise sur la nature et la société, tandis qu'un mot, un geste, un regard nous découvrent un mystère de l'âme, et qu'une fleur imperceptible, un insecte méprisé, nous dévoilent un mystère de la création.

Je me souviens qu'un jour, lassé du rôle fatiguant qu'il m'avait fallu soutenir pendant de longues heures en fournissant mon contingent de mots sceptiques, d'anecdotes bouffonnes, je m'étais mis en rupture de ban, pour buissonner en liberté, et trouver un moment la faculté d'être moi, c'est-à-dire insouciant, musard, naïf et bon.

J'allais, guidé par le caprice, me gardant sur toute chose de ces deux fléaux du plaisir, le raisonnement et la pensée ; aussi le temps passait-il légèrement et si légèrement que je ne m'aperçus de l'approche du crépuscule que lorsque le soleil était presque entièrement descendu à l'horizon. Alors seulement je songeai à la fatigue qui m'avait gagné, sans que j'y prisse garde ; à l'appétit, qu'une course de collégien justifiait assez, et qui parlait maintenant avec une persistance d'autant plus grande qu'il s'était tu depuis plus longtemps.

La situation demandait une décision prompte, et toutes les ressources me manquaient. Pour la centième fois, mon imprévoyance m'avait égaré dans les sentiers d'un bois (Lequel ? tous les bois se ressemblent) et, pour la centième fois, maugréant un peu contre cette imprévoyance si malicieusement dirigée, m'amusant beaucoup de mon escapade prolongée dans une zone excentrique au confortable, je tâchais de réconcilier mon esprit avec mon estomac. Celui-ci, qui n'entendait pas raillerie, foudroyait dans son éloquence positive les étourdis qui s'en vont les yeux attachés au ciel, suivent le premier souffle de vent, et ne sont ramenés sur terre que par la force toute-puissante des exigences matérielles du corps qu'ils ont oublié.

Je dois l'avouer, tout en l'exhortant à la patience, mon pauvre esprit pensait tout bas que messire Gaster avait quelque peu raison ; et c'était d'une parole tout adoucie qu'il lui promettait de remédier par son savoir-faire à un oubli, trop prolongé, convenait-il.

Remédier ! et comment ? et dans quel temps ? Les arbres succédaient aux arbres, les sentiers aux sentiers, et mes pas, en réveillant le caquet de quelque merle moqueur, me ramenaient obstinément dans le même périmètre ; aussi l'impatience, quoi que j'en fisse, commençait à me gagner, et je crois que le gouvernement tomba dans mon opinion, pour avoir négligé d'établir, à défaut d'un buffet ou d'une auberge, les obligeants poteaux, désintéressés cicérones du voyageur parisien.

Comme j'interrogeais les allées dont l'uniformité trompeuse me laissait dans une incertitude inquiète, j'entendis les aboiements d'un chien — le chien est le héraut de l'homme. « Allons, dis-je » et, confiant cette fois, je marchai dans la direction des cris discordants de la bête canine. Chose merveilleuse : je les écoutai sans agacement, croyant y trouver le présage d'un prochain itinéraire.

Au bout de quelques secondes, je vis la plus piteuse mine que jamais chien eût montrée. Qu'on se figure un pauvre barbet dont le poil entremêlé était souillé par la poussière, l'eau et la boue, dont

l'œil, fixe et inquiet à la fois, semblait chercher et craindre et qui, moins encore par une misère si apparente que par son attitude découragée, humiliée même, m'inspira aussitôt un triste retour qui me fit dire à demi-voix : « Pauvre homme ! » tandis que mes yeux se portant au loin, cherchaient le misérable maître de ce misérable chien.

C'est qu'en effet ce désintéressement, ce dévouement, cette abnégation tendre que Dieu condensa dans le chien pour que l'homme pût trouver ici-bas un être qui l'aimât uniquement, un compagnon qui le suivit sans hésitation, un serviteur qui se soumit sans peine, cet amour fidèle que rien ne rebute, qui s'accroît des sacrifices qu'il offre, fait que le chien, docile animal, esclave volontaire, abdiquant toute individualité, porte la livrée physique en même temps qu'il reflète le caractère moral du maître qui le nourrit.

Je ne fus pas peu désappointé en voyant cette fois mes observations tombées à faux : le pauvre caniche était seul et libre (libre, pour le chien, n'est-ce pas dire malheureux ?) Ainsi personne pour me renseigner ! Un instant je portai mon ressentiment sur le barbet ; mais mon mouvement de dépit ne put tenir contre la compassion que commandait son apparence souffrante, et, le cœur l'emportant sur l'estomac, j'oubliai un moment mon inquiétude famélique pour m'apitoyer sur l'infortuné que le hasard (grand maître des musards) plaçait sur mon chemin.

« Peut-être, pensai-je, lui aussi attend son souper, et peut-être il l'attend depuis de longues heures ! » Alors, par un de ces retours qui me sont si ordinaires, je voulus réparer l'injustice de ma première impression et, de ma voix la plus caressante : « Viens, Hasard, pauvre chien ! puisque l'homme, dans ses meilleures intentions, ne peut faire le bonheur complet d'un animal qui regrette et qui souffre, que du moins j'adoucisse tes souffrances physiques, les seules qui puissent s'effacer, et que je partage par une caresse les peines que tu ne peux me confier.

Le misérable me comprit sans doute, car son regard se mouilla d'une expression reconnaissante et, sans hésitation, il me suivit, sérieux, calme ; si j'osais, je dirais pensif.

Me voilà donc dans la même perplexité, plus la préoccupation du nouveau compagnon attaché à ma fortune.

Je hâtai le pas dans une impatience croissante quand, pour la vingtième fois peut-être, je me trouvai au centre de trois routes qui par leur uniformité auraient défié le touriste le plus observateur. « Allons ! je recommence le petit Poucet ! pour Dieu qu'au moins je trouve un ogre, un bandit, un sorcier ou le diable... mais que je dîne !

Hasard avait pris le même arrêt quand, voyant à mon attitude que j'hésitai sur la route à suivre, il me regarda comme pour saisir ma pensée, et, après quelques secondes, intervertissant l'ordre d'abord strictement observé par lui, il prit les devants avec une assurance qui se communiqua à mon esprit.

Hasard était un bon guide. Je l'avouai dans l'humilité de ma joie lorsque, au bout de quelques minutes, je vis les premières maisons d'un village. Restait à découvrir le toit hospitalier qui pourrait nous recevoir, et là encore se trouvait un embarras, car nulle part je n'apercevais cette peinture naïve et cette orthographe barbare qui m'auraient plus réjoui, dans leur promesse positive, que le plus idéal tableau ou le plus long discours. Vraiment c'est bien alors que je sentis combien le bonhomme Chrysale avait de bon sens, de faire la part mince au beau langage, devant l'importance de la bonne soupe !

Je suis naturellement pour les partis expéditifs ; aussi, sans perdre mon temps en fatigantes recherches, je frappai à la première porte, invoquant tout bas les dieux hospitaliers propices aux voyageurs. Comme je n'obtins aucune réponse, je mis moins de précaution, et, en même temps que je m'annonçai par un bruit à imposer à un fashionable anglais, j'ouvris la porte qui obéissait à un simple ressort et, plein de confiance, je pénétraï dans la place suivi de mon escorte. Avec l'assurance que me donnait la conviction d'avoir enfin trouvé un gîte, je suivis un assez long corridor et je m'apprêtai à hêler à pleins poumons les maîtres de céans, lorsque, pénétrant dans la cour, je fus étourdi d'aboiements furieux qui ne présageaient rien moins que des intentions amicales. « Serais-je décidément ensorcelé ? et, retranché du commerce des hommes, n'aurai-je plus désormais affaire qu'à des chiens ? » En faisant cette boutade, mes yeux tombaient sur mon compagnon qui, plus mort que vif, tremblait d'une terreur telle que je me formai une triste opinion de son courage. Par ce besoin de supériorité qui n'abandonne jamais l'homme (n'eût-il pour admirateur qu'un chien), je passai sur la pensée qui m'était venue tout d'abord de battre en retraite et, de mon pas le plus dégagé, j'affrontai le cerbère, avec une fierté qui me donna à supposer que je devais avoir un fort bel airherculéen.

La vanité a toujours perdu l'homme ; hélas ! je l'éprouvai. Je n'eus pas à aller au-devant du péril, ce fut le péril qui s'élança sur moi sous la figure d'un féroce boule-dogue. Cette fois, il ne s'en tenait plus aux menaces et ne me laissait aucun doute sur sa résolution de pousser les hostilités. J'avoue qu'à cette brusque réception, je perdis contenance ; je reculai instinctivement, ne voyant nul moyen de me mettre sur la défensive, lorsque Hasard, trouvant dans

mon danger la fermeté que je perdais, se jeta, par un mouvement plus rapide que la pensée, au-devant de l'ennemi commun et, malgré les morsures, le maintint à la même place, me donnant ainsi le secours que mon manque de présence d'esprit rendait si nécessaire.

En semblables occasions, on sait tout ce que quelques secondes prêtent de ressources. L'intervention de Hasard me donna le temps de me remettre ; la première surprise passée, je me saisis d'un râteau qui se trouvait à ma main et je vins à la défense de mon dévoué champion.

Pauvre Hasard ! ses forces ne répondaient pas à son dévouement, et son terrible antagoniste, véritable chien de propriétaire, bien moins pénétré des sentiments d'une généreuse noblesse que de ceux de son droit brutal, ne faisait point de grâce au courage terrassé qui ne pouvait rien contre lui. Mon râteau vint heureusement changer la face du combat, fort à propos pour Hasard que le dogue abandonna dans l'intention de se jeter sur moi.

« Alerte, Hasard, sauvé!... » Et, me faisant un moyen défensif de l'instrument pacifique du labourage, je pus ainsi protéger une retraite devenue trop nécessaire. Hasard, formait l'arrière-garde, prêt à me soutenir en cas de besoin, tandis que je faisais face à l'ennemi. Tous deux nous gagnions pas à pas et à reculons la porte inhospitalière qu'heureusement j'avais laissée entr'ouverte ; au moment de franchir le seuil, d'une brusque charge, je fis reculer le dogue ; et, lançant vivement sur lui mon arme devenue inutile, je me rejetai en arrière d'un bond rapide et fermai la porte sur l'animal furieux.

Je respirai alors à pleins poumons, comme on le doit faire après une rude alerte, et je pensai aussitôt à soulager de mon mieux les blessures de Hasard.

Un filet d'eau, ruisseau ou source, partageait la rue ou plutôt la route ; car l'herbe y croissait, souillée, rude et âpre, entre les crevasses de la terre.

C'est vers cette source que je m'assis et que Hasard, clopin-clopant, vint me trouver.

Bon chien ! douce et courageuse bête ! il boîtaït, il souffrait, il payait pour ma stupidité présomptueuse, et ne montrait pas pour cela plus de fierté ; au contraire, il s'avancait soumis et tranquille, sans un murmure de plainte, sans un cri de triomphe ; il s'avancait sérieux, timide, obéissant, et moi, me rappelant cette frayeur naturelle que son dévouement avait changée en courage, je me sentais bien petit et bien humble devant ce valeureux poltron, ce héros de la reconnaissance ! Ah ! la bonne intention que son sort m'avait inspirée était plus que payée ! Hasard avait su reconnaître magnifiquement un instant de pitié, la pensée d'un bienfait !

Je mouillai mon mouchoir et improvisai ainsi un premier pansement. Comme je me livrais à ce soin, un paysan passa près de nous, portant un morceau de pain, reste des provisions de la journée. Un appétit aussi ajourné que celui qui me tourmentait ne raisonne pas avec tant de délicatesse ; je pris donc cette rencontre comme une bonne fortune, et j'achetai au paysan ce pain auquel l'attente donnait un aspect si délicieux. Je demandai en même temps quelle route je devais suivre, et, tranquille cette fois sur mon repas et mon chemin, je fis deux parts de l'appétissante miche.

Je passai sans scrupule sur les préparatifs du repas et me mis à mordre à belles dents. Hasard, lui, moins empressé, semblait attendre quelque chose.

« Mange, mon bon chien ! mange, pauvre ami ! » Et, lui présentant de nouveau sa part si bien gagnée, je joignis à ma modeste ofrande les caresses qui devaient le rassurer.

Alors Hasard me parut transformé : son attitude gênée, triste, inquiète, fit place à une joie tout intime, et pour ainsi dire, recueillie. Son regard s'attacha sur le mien, si limpide, si rayonnant, si heureux, et empreint de tant de tendresse, que devant cette révélation de tout ce que le sentiment a de plus délicat, de plus profond, je me sentis troublé d'une émotion étrange et.

Le Lecteur. — Bon Dieu ! ce D... ne saurait-il se réprimer ! Voyez s'il a rien perdu de sa manie de bavardage ! En voilà-t-il pas assez sur un personnage si brillant !

La Lectrice. — Et faut-il tant s'étendre sur les splendides équipées d'un chien qui n'est pas même de race, d'un chien dont mon king-charles Marquis ne saurait soutenir l'aspect !

— Cher lecteur, aimable lectrice.....

Le Lecteur, — Non ! ceci ne se peut souffrir. Je vous abandonne ; car, enfin, où voulez-vous en venir ?

Moi ? mais au vrai, à peu de chose, à rien... à ceci peut-être : Cet animal dont vous faites l'auxiliaire intelligent de vos chasses, adroit lecteur ; cette mignonne créature dont vous faites un si gracieux jouet, charmante lectrice ; cet être qui près de vous vit de votre vie, n'avez-vous jamais su apprécier qu'il ressent comme vous, que comme vous il pense, que comme vous il aime ? Or la sensation, la pensée, le sentiment étant les trois modes de l'âme.....

Le Lecteur. — Ah ! de grâce !... la métaphysique m'assomme ; une page sur ce ton, et me voilà sombre pour trois jours.

La Lectrice. — Et puis, en conscience, peut-on entendre parler de l'âme autre part qu'à la Madeleine ? Il n'y a que le père X... qu'on écoute... ou du moins qu'on admire.

— Pardon ! cependant.....

Le Lecteur. — Oh ! rien !

— Mais encore.....

La Lectrice. — Eh ! j'aime mieux l'apologie de votre..... barbet !

Le Lecteur. — Ma chère, prenez-en votre parti. Le Libéralisme nous condamne aux héros populaires. Bucéphale, de valheureuse mémoire, n'est qu'un féodal, un aristocrate ; et les auteurs, toujours courtisans, plaident avant tout la petite cause de la grande masse. Aussi ne doivent-ils rien voir au-dessus du bourriquet à Martin ou du caniche de l'aveugle. Ne vous révoltez donc pas d'un barbet... et, puisque nous avons tant fait que commencer l'aventure, voyons la fin.

La fin ! et où la prendrai-je maintenant ? Est-ce que je puis dire à vous, lecteur sérieux, fier de votre raison positive, de votre supériorité sociale et intellectuelle, est-ce que je puis avouer que je découvris en une minute le problème que nulle religion, nulle philosophie (celle de Pythagore exceptée), n'avait pu résoudre, c'est-à-dire « un même principe en germe et en développement dans l'animalité et dans l'humanité ? » Est-ce que je puis dire à vous, heureuse lectrice, resplendissante de plaisir en face de ce miroir qui s'illumine d'un nouvel éclat pour réfléchir votre physionomie mutine, que « la forme est un pur accident de matière, » que « le barbet d'aujourd'hui sera le lévrier de demain comme votre main blanche, douce et parfumée, est faite de la même agrégation que la main calleuse du prolétaire et qu'ainsi, littéralement, toutes deux elles sont bien sœurs.

Dirai-je enfin, à vous qui ne comprenez que ce qui se prouve mathématiquement, à vous qui n'appréciez que ce que les yeux admirent, que jamais repas ne me parut si délicieux que celui que je partageai avec Hasard ; que jamais entrée au logis (fût-ce après un succès) ne me donna tant de satisfaction que celle que je fis en compagnie d'un misérable chien perdu ?

Vous ne me comprendriez pas, car vos maximes ne sont pas les miennes. Vous dites, lecteur : « Rien n'est beau que le vrai ! » Vous dites, lectrice : « Rien n'est vrai que le beau ! » Et moi je dis : « Tout est vrai, tout est beau, qui vient du sentiment, qui s'échappe du cœur !

C'est pourquoi, à mes yeux, Hasard n'était plus l'animal repoussant, laid, souillé, c'était un bienfaiteur discret, un serviteur fidèle, une affection désintéressée et touchante : c'était un ami !

Le 22 décembre 1872.

Alexandre D...

Le Gérant : P.-G. LEYMARIE.